

Enquête 1 : En quoi peut-on dire que l'homme est un sujet, le seul être digne d'être respecté ?

Cours 1 – Sur quel fondement repose le statut de seul sujet libre que l'être humain se donne à lui-même ?

Nous avons donc une question, qui s'est précisée: l'être humain est-il le seul sujet, c'est-à-dire le seul être digne de respect ? La réponse des philosophes Descartes, Rousseau, Kant, est que l'homme est radicalement différent des animaux car il est doué de la pensée, qui lui permet d'agir librement et de se manifester comme sujet permanent, personne.

Nous allons maintenant nourrir notre réflexion de ce que la science nous a appris à propos de ces questions, ce qui nous permettra de mieux comprendre le concept de dignité humaine. Pour cela nous allons explorer notre nature, et voir comment celle-ci, à mesure que nous la décrirons, se réunit d'abord, puis se distingue, des autres êtres qui habitent notre planète.

1./ Un être vivant doué d'intelligence

A) Notre communauté d'existence avec tous les êtres vivants: Spinoza, nous sommes tous des conatus.

1 - Les êtres vivants se manifestent comme des êtres tendus vers une fin

"chaque être, autant qu'il est en son pouvoir, s'efforce de persévérer dans son être." Spinoza

C'est la phrase la plus générale qu'on ait sur les êtres. Qu'est-ce qui est un être ? Une pierre ? Un nuage ? Non, il ne se manifeste en eux aucune **volonté** de continuer d'être ce qu'ils sont. Pas d'**intérieurité**, pas de véritable **corps** qui voudrait rester et ne pas disparaître. On appelle ainsi "choses" ou "objets", tous ces êtres qui ne sont pas des êtres parce qu'ils ne sont rien de plus que l'effet des lois de la nature. Ils ne sont rien de plus qu'agrégat de matière.

En fait la notion de corps prend un tout autre sens lorsqu'on s'intéresse aux **êtres vivants**. La vie c'est de la matière s'agrégeant pour former un **milieu intérieur auto-organisé** et poursuivant effectivement un projet. En philosophie on les appelle des « **être téléologiques** » parce qu'ils sont tendus en vue d'une fin, ils sont animés par un but, ou projet. Ce projet, c'est simplement de lutter contre leur propre disparition, lutter pour continuer de vivre. C'est justement ce que Spinoza appelle « **le conatus** » = **effort** que produit tout être vivant pour continuer d'être ce qu'il est, et, à ce titre, lutter contre les effets d'une des lois essentielles qui structurent l'univers : **la loi de l'entropie**.

2 - Schroedinger : les êtres vivants sont des êtres néguentropiques

La loi de l'entropie, aussi appelée « seconde loi de la thermodynamique, affirme que aucun système ne peut rester stable dans l'univers. Le passage du temps a un sens physique précis : l'ordre devient désordre, la chaleur se répartit uniformément. Rien n'est permanent, tout se transforme, la matière, la chaleur, toute organisation est affligée d'une tendance à la désorganisation, à l'éparpillement.

Or, et c'est là tout le mystère de la vie, les êtres vivants ne se laissent pas faire par la loi de l'entropie. Ils engagent au contraire une lutte permanente pour éviter de se laisser rattraper par elle. Bien sur, les êtres vivants étant des êtres naturels (et pas surnaturels), ils sont soumis à la **nécessité des lois naturelles**, et ne peuvent donc directement échapper à la loi de l'entropie. Ils doivent donc lutter pour trouver hors d'eux l'énergie qu'elle leur fait perdre.

C'est un des sens les plus essentiels des **pulsions** des animaux. La faim, la soif, la reproduction, chaque pulsion se manifeste pour contrer les effets de l'entropie, qui poussent tout ce qui existe **au changement** pour tenter de demeurer ce qu'on est, pour durer (« permanecer » en espagnol). Tout corps vivant cherche sans cesse à satisfaire les pulsions, en apportant à son organisation ce qui lui manque. C'est là que se manifeste l'**effort**, un **élan intérieur** par lequel un être se manifeste en se distinguant du milieu extérieur. De ce fait, les êtres vivants sont nommés êtres **néguentropiques** (Schroedinger), c'est-à-dire des êtres qui luttent contre les effets de l'entropie, qui luttent pour maintenir un ordre, une organisation intérieure stable (qu'on appelle en biologie l'**homéostasie**).

B) deux grandes voies de développement du conatus : instinct et intelligence

1 - Bergson : les deux directions de l'évolution du vivant

lire les 2 textes : ([TXT Bergson - instinct et intelligence](#))

RQ : puisque nous partons des acquis de la science, nous commençons ensemble par une brève présentation de la théorie de l'évolution des espèces par la sélection naturelle de Charles Darwin. L'observation de départ : les pinsons des Galapagos. Le mécanisme de l'évolution décrypté. Conclusion : les individus les plus aptes (adaptés) pourront mieux se reproduire.

BERGSON, part de la théorie de Darwin pour affirmer que l'évolution a pris deux grandes directions : la voie de l'instinct et la voie de l'intelligence. En réfléchissant à partir des connaissances biologiques de son époque, il affirme que la conscience,

- chez les végétaux,
- chez les insectes
- mais aussi chez beaucoup de vertébrés

s'est endormie dans l'**automatisme répétitif**.

Mais à l'autre bout de la chaîne évolutive, et notamment chez les mammifères, le système nerveux s'est complexifié au point de devenir capable de sortir de cet automatisme, et de se mettre à créer, inventer, et cela c'est l'apparition de l'intelligence. Bergson précise que cet éveil de l'intelligence s'est fait, au départ

RQ : voici deux vidéos qui permettent de clairement voir la différence entre la conscience réfléchie, l'intelligence, qui cherche à établir de nouveau rapport et enrichir la pensée qui devient individuelle,

<https://www.youtube.com/watch?v=ZEskkZyuoKw>

et la conscience immédiate de l'instinct qui se contente d'exécuter, le plus souvent parfaitement, un programme d'action naturel, spécifique.

<https://www.youtube.com/watch?v=6SK0mQORuOc&t=43s>

Il fait ainsi la différence très nette entre **instinct et intelligence**. (dont nous avons déjà parlé).

Instinct = l'inné	Intelligence = l'acquis
Les pulsions vitales sont satisfaites par - un comportement stéréotypé (commun à toute	Les pulsions vitales sont satisfaites par - un comportement inventif, qui est le fruit de la

l'espèce) qui se déclenche comme un mécanisme. - en utilisant un corps spécialisé pour exécuter ce comportement. Ex : insectes. (mais pas seulement) Logique de la nécessité , obéissance au programme défini par l'espèce	réflexion. - en utilisant un corps qui a les moyens de s'adapter à ce comportement nouveau. (ainsi la main est capable de manipuler ces nouveaux outils. Ex : les genres PAN et HOMO (mais pas seulement) Logique de la possibilité , de l' invention et de la créativité
Rôle de la conscience	
Ici la conscience est limitée - à la réception des informations reçues des sens. - et au sentiment du plaisir et de la douleur (qui devient sans doute de plus en plus diffus à mesure que la logique instinctive est puissante). Pour ce qui est de l'action, c'est la mécanique de l'instinct qui la prend en charge.	Ici la conscience va beaucoup plus loin : outre cette réception des informations sensibles et la capacité de ressentir l'agréable et le désagréable, la conscience est capable de développer des facultés cognitives : combiner ces informations pour élaborer des stratégies nouvelles, non prévues par l'instinct. C'est l'apparition de la pensée

C) Pourquoi l'intelligence n'est pas notre monopole ?

1 – Pourquoi il n'est pas raisonnable de penser que seul l'humain est doué de conscience ?

(TXT Bergson - mesurer la conscience animale par analogie)

Pour commencer **Bergson** affirme que nous ne pouvons pas savoir avec certitude qu'un animal est conscient ou qu'il ne l'est pas. En fait ceci est vrai aussi pour la personne qui est en face de vous. Vous n'avez pas accès au flux de ses pensées. Le seul « je pense » que vous connaîtrez jamais est le votre, et uniquement le votre. Alors, comment savez vous que la personne qui est en face de vous est une personne ?

Pas immédiatement, donc, répond Bergson. La seule connaissance **immédiate** de la pensée, c'est celle que vous avez de votre pensée. Par contre vous ne savez qu'autrui est lui, elle aussi une personne que **médiatement**, plus précisément par le biais d'un raisonnement par **analogie** :

voici le détail de cette forme de raisonnement

- Moi, je me sais conscient (« *je pense, donc je suis* »), et
- Toi je ne sais pas immédiatement que tu es conscient.
- Mais en t'observant je vois, tu me montres des comportements (sons, gestes, expression du visage) qui entrent en résonance avec ma propre manière d'être
- J'en conclus donc que dans ce corps qui me parle, il y a une conscience analogue à la mienne.

Appliquons cela à nos rapports aux êtres vivants : c'est par la même analogie que vous croyez que votre chien est conscient, parce que vous décelez dans son comportement des manifestations que vous reliez à des émotions, voire des sentiments, mais aussi à des stratégies intelligentes.

Mais nous n'allons pas partir de nos observations personnelles, subjectives et parcellaires, nous allons partir de ce que la science du comportement animal ou **éthologie**, a découvert.

RQ : dans tout ce qui va suivre, nous ne devons jamais oublier qu'à chaque fois que nous parlerons de la conscience animale, nous parlerons d'un

flux de pensée qui peut être supposé, mais pas démontré, car sur cette question nous devons appliquer la méthode de raisonnement par analogie, qui ne permet pas de prouver, mais seulement de conjecturer raisonnablement.

2 - De Waal : La conscience réfléchie, ou cognition, n'est pas le propre de l'être humain

(lire le texte : [TXT de Waal - cognition animale](#))

Ce texte nous montre clairement qu'on ne peut pas, comme le faisaient Descartes, Rousseau, ou Kant, faire de l'être humain le seul être conscient. Franz de Waal, primatologue, a consacré de nombreuses pages à accumuler des preuves de l'existence, chez l'animal, de ce qu'on appelle **conscience réfléchie**. Beaucoup d'autres animaux que l'Homo Sapiens ne peuvent manifestement pas être ramenés au statut de machines instinctives. Les chimpanzés, par exemple, sont capables de modifier leurs comportement en manifestant tous les caractères de la ruse, comme le montre le texte. Mais ils sont aussi capables d'utiliser et de fabriquer des outils, de prendre en compte les émotions de leurs congénères, etc. Certes l'instinct n'a pas disparu chez eux (par exemple c'est instinctif, un individu même s'il est dominant, ne prendra jamais la nourriture qu'un de ses congénères tient entre ses mains. Sa domination s'arrête là, et cette limite est naturelle).

On ne peut donc pas dire que tous les animaux nature instinct alors que seuls les êtres humains ont une conscience réfléchie. Ceci est tout simplement faux. Franz de Waal affirme qu'en fait la **conscience réfléchie** est présente dans de nombreuses espèces, et que elle prend des formes différentes. Les chevaux ont une grande capacité à lire les émotions sur les visages, les chimpanzés sont

Mais ce n'est pas tout. Il semblerait que certains animaux ne soient pas seulement rusés, mais possèdent aussi des caractéristiques essentielles de ce qu'on appelle chez l'être humain la **conscience morale**. Cette fascinante conférence de De Waal vous montrera que beaucoup de différentes espèces animales sont douées d'**empathie** et du sens de la **réciprocité**.

[conférence de F de Waal sur la question de la conscience morale chez l'animal, cliquez ici](#)

Conclusion de la première partie:

Alors que les choses matérielles reçoivent leur mouvement de l'extérieur passivement et mécaniquement, l'apparition de la vie, c'est l'apparition d'**organismes téléonomiques**, c'est à dire des organismes qui semblent poursuivent une fin. Et, nous dit Spinoza, cette fin est fondamentalement toujours la même: persévérer dans son existence. Sur cette base, on peut, comme le dit Bergson, supposer que la conscience est bel et bien présente ailleurs dans la nature.

1) La conscience apparaîtrait d'abord dans le vivant sous la forme de la **conscience immédiate**. Il y aurait donc bien une pensée animale, mais une pensée d'une grande simplicité : car le flux de conscience dépendrait alors entièrement du corps, il ne s'éveillerait que par à coup, pour ressentir **la peine et le plaisir**, afin de pousser l'animal à l'action. Cette première forme de conscience est rivée à l'**instant**, strictement **limitée** à ce qu'il se passe **ici et maintenant**.

2) Chez d'autres animaux, le système nerveux plus complexe permettrait l'apparition d'une **conscience** qui s'ouvre sur le **temps** et l'**espace**. C'est la **conscience réfléchie** dont nous avons vu des manifestations spectaculaires chez le corbeau de Nouvelle Calédonie et le Chimpanzé. La conscience réfléchie est ouverte sur le temps, la **durée** puisque pour obtenir un résultat final l'animal doit élaborer une stratégie, ce qui implique qu'il essaie, échoue, recommence, apprenne, pour finalement réussir. La conscience réfléchie est aussi ouverte sur l'espace, puisque cet effort de réflexion amène l'animal à aller chercher ailleurs des outils. Sur ce point l'exemple le plus frappant est celui du choix de la bonne pierre par les chimpanzés casseurs de noix.

3) enfin, alors qu'Aristote affirmait que l'être humain est le seul à avoir la **conscience morale** (conscience du bien et du mal, du juste et de l'injuste), les primatologues, dont F de Waal, ont montré que de nombreux primates ont clairement développé deux fonctions essentielles à la conscience morale : l'**empathie** et le **sens de la réciprocité**.

Mais alors, où est la spécificité de l'homme là dedans ? Qu'est-ce qui peut encore étayer (appuyer) l'idée que l'humain est un animal d'une dignité supérieure ? Ne sommes nous pas au

contraire sur le chemin de remettre en cause l'idée que l'être humain serait le seul être à part entière, le seul être digne d'être respecté parce qu'il serait, seul, doté d'une « âme spirituelle » ?

2./ Un être doué de la parole

Pour commencer cette partie, changeons de perspective et de méthode :

- de perspective : intéressons nous maintenant non plus à toute l'échelle du vivant, mais à l'être humain en particulier.
- de méthode : la pensée humaine, contrairement à la conscience animale, nous y avons un accès direct : vous qui êtes en train de lire ce cours, vous êtes en train de penser ! Donc nous allons pouvoir commencer par observer la conscience humaine non pas de l'extérieur, comme le ferait un scientifique observant un objet dans son laboratoire, mais de l'intérieur, en méditant sur le flux de pensée qui est le notre.

A) l'esprit humain se déploie par le langage

*Puisque nous ne pouvons plus raisonnablement, comme le faisait Descartes, affirmer de façon péremptoire que les animaux ne pensent pas, existe-t-il pourtant une différence radicale entre l'humain et les autres animaux ? La réponse est oui, et c'est l'un des plus fervents défenseurs de la cause animale qui le dit (F. de Waal). Chez l'animal, la conscience, même si elle franchit le stade de l'intelligence, s'occupe seulement de ce qu'il se passe autour d'elle. Il vit dans un **milieu**, limité à ce qu'il se passe « ici et maintenant ». Il ne s'occupe pas, ou très peu, du passé et du futur. Nous les êtres humains, avons le pouvoir d'accéder à une autre dimension du réel : **la dimension symbolique**.*

1- Pourquoi faut-il nettement distinguer communication animale et langage humain ?

Le même Franz de Waal qui a écrit un livre entier sur les capacités cognitives des animaux, écrit pourtant dans ce même livre le texte suivant :

lire le texte : [TXT De Waal - spécificité de la cs humaine](#))

Il affirme donc clairement qu'il y a bien une caractéristique propre à notre espèce, que nous ne partageons avec aucun autre animal : nous possédons la **parole**. Cette idée semble facilement contestable : n'est-il pas évident que les animaux aussi communiquent. Chez tous les animaux sociaux, les loups aux fourmis, des chimpanzés aux abeilles, il y a même un réseau intense et essentiel de communication entre individus. Oui, cela est certain. Mais si on en reste à cette similitude on passe à côté d'un fait essentiel :

([TXT Benvéniste - langage humain et communication des abeilles](#))

<i>Certes, les animaux communiquent...</i>	<i>... mais seuls les hommes parlent.</i>
L'animal a pour toute expérience du réel celle de son milieu naturel . La nature hors de lui se présente comme un lieu dans lequel satisfaire ses besoins et se garantir contre les dangers. Les sons et signaux visuels sont tous, toujours, en rapport avec ce qui se déroule ici et maintenant , et ils pointent toujours en direction d'un besoin du corps.	L'être humain, en utilisant des mots et en faisant des phrases , dépasse pour toujours les limites de ce qui se déroule ici et maintenant . En s'appuyant sur les mots, la pensée s'affranchit des limites naturelles, et devient capable d'une dilatation prodigieuse qui lui permet de se construire une représentation du monde .
c'est ce qu'on appelle la conscience immédiate .	L'être humain est le seul animal qui a atteint le

<p>Bien sur beaucoup d'animaux sont capables, tout de même, de prendre le temps de réfléchir à des problèmes, et de les résoudre. Mais leur conscience réfléchie n'en reste pas moins prisonnière de ce qu'il se passe ici et maintenant. c'est à dire que...</p>	<p>niveau de la conscience symbolique : si notre pensée est si riche, si ouverte, si profonde, c'est grâce à cette faculté de symboliser.</p>
<p><i>En l'animal, c'est toujours un corps qui communique...</i></p>	<p><i>... alors que par la parole l'humain manifeste, au-delà du corps, « la spiritualité de leur âme » (Rousseau)</i></p>
<p>1) cette communication est limitée au milieu extérieur Chez l'animal la communication se fait sur ce que le corps ressent. Tous les cris et les gestes renvoie à la vie du corps. Le réel n'est donc aperçu que dans son immédiateté.</p> <p>2) Cette communication est motivée par l'état du milieu intérieur. l'animal communique en fonction de ce qu'il ressent dans le moment présent. Il est incapable de manifester sa volonté hors du cadre strict de ce qu'il se passe ici et maintenant.</p> <p>Conclusion : la conscience n'est ici qu'un moyen d'agir et de répondre aux nécessités du milieu intérieur, elle est donc, comme le dit Nietzsche, un instrument, une adaptation développée par le corps pour des raisons de meilleure survie.</p> <p>CCL La volonté de l'animal c'est la volonté du corps.</p>	<p>1) la parole s'occupe de penser le monde chez l'humain la conscience n'est plus directement sous la dépendance de la sensibilité. Elle s'autonomise et pense... toute seule. Car elle ne pense plus seulement au milieu extérieur qui environne le corps, mais dépasse cette limite pour penser le monde. Le début et la fin de l'espace et du temps. Nous sommes habités par l'infini</p> <p>2) Par ailleurs, la volonté de l'être humain n'est plus dépendante du seul corps biologique. Un être humain peut décider de mourir... pour des idées. Donc si je ne suis plus seulement mon corps, l'homme s'ouvre à la question qui suis-je ?</p> <p>CCL : la volonté d'un être humain est une volonté affranchie des limites du corps.</p>

2- le langage, vecteur de la culture

Benvéniste - le langage vecteur de la culture (aller au texte -)

Ce deuxième texte de Benvéniste nous permet de comprendre que l'être humain ne vit pas son existence d'abord sur le plan biologique, mais sur un autre plan : **le plan symbolique**, et c'est la faculté du langage, la parole, qui permet que nous nous établissions dans cette dimension symbolique.

La vie animale est centrée autour d'un corps, et la conscience animale est sans cesse rapportée à ce corps, à sa situation, et à ses pulsions, de sorte que l'expérience qu'il fait de lui-même et de la réalité est celle d'un **corps** dans un **milieu naturel**.

L'être humain a bien sur lui aussi cette expérience, mais il va bien au-delà de cette limite. Le langage lui donne accès à un autre **univers de sens**, celui de la réalité symbolique. *L'animal copule, l'être humain se marie, ou divorce / L'animal mange, l'être humain communique ou banquette / l'animal dort et rêve, l'être humain voyage dans des mondes autres, à la rencontre d'esprits / l'animal tombe malade, l'être humain est envahi par des puissances maléfiques qui le possèdent et*

qui doivent être expulsées par l'exorcisme. Dans ces différents exemples, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de savoir si effectivement la possession démoniaque ou le vol chamanique existe. Ce qui nous intéresse c'est de prendre conscience que des êtres humains croient à cela, et que cela fait partie de leur réalité.

Cet univers de sens peut être rassemblé en un seul concept : **la culture**. La culture, c'est l'ensemble des comportements, des croyances, des usages, des pratiques, ayant une forme symbolique et donnant du sens à l'existence humaine et à la société qu'il forme avec ses semblables.

B) langage et liberté

1- la puissance performative du langage humain

Résumé de la sous partie précédente : L'animal est ce qu'il est d'abord parce qu'il est une **nature**, qui s'inscrit dans un **milieu**. L'être humain est de part en part pensant, c'est-à-dire que son existence se joue non plus d'abord dans sa nature et son milieu, mais à l'intérieur de ses pensées, et c'est ce qui nous ouvre à la **liberté**.

Car le fait que notre pensée soit symbolique signifie que nous sommes les artisans du sens de notre vie, du sens de la réalité. Le sens est notre affaire ! Un philosophe anglais, **AUSTIN**, affirme ainsi que le langage humain n'a pas seulement le pouvoir de comprendre, ou de communiquer, il a carrément le pouvoir de fabriquer de la réalité. Lorsqu'un maire déclare à deux personnes réunies devant lui : « *je vous déclare officiellement unis par les liens du mariage* », un lien nouveau existe dans le monde, qui n'existait pas avant, et cette nouvelle réalité est apparue du fait que les paroles ont été prononcées. C'est ce qu'on appelle le **pouvoir performatif du langage humain**.

Dans la Bible on trouve l'idée que Dieu peut être appelé le « **verbe créateur** ». Dieu dit, et ce qu'il dit, aussitôt devient réel. Nous n'avons aucune certitude que Dieu existe, mais ce pouvoir créateur, lui, il existe bel et bien, et il est entre nos mains, ou plus exactement sur le bout de notre langue. En parlant, l'être humain fait exister le réel ! Bien sur, il ne suffit pas de dire « qu'un cornet de glace apparaisse dans ma main » pour qu'il apparaisse. Notre langage n'a pas le pouvoir de faire exister ou faire disparaître ce qui appartient à la réalité matérielle, à la nature. Là notre langage est obligé de « s'y coller », de « s'y frotter », car cette réalité s'impose à lui. Les mots ne pénètrent pas les choses. Par contre, il suffit de dire « vous êtes mariés » pour que le lien du mariage apparaisse. Il suffit de dire « Google existe » ou « Peugeot existe » pour que ces entités, tout d'un coup, fassent partie du réel. Et cela peut prendre une forme très grave : il suffit de dire « les femmes sont inférieures aux hommes » pour que cette infériorité, qui n'est pourtant basée sur aucune réalité naturelle, apparaisse !

En effet, une grande partie de la réalité humaine se joue à un autre niveau que la réalité matérielle : le niveau **symbolique**. Dans ce niveau, si une parole est dite, et si cette parole est crue, alors elle s'impose, dans la tête de ceux qui y croient, comme réalité !

2- Etre humain, c'est courir le risque de la folie

Cela signifie donc aussi que nous pouvons totalement nous perdre dans le délire de notre pensée. Ainsi il y a un lien étroit entre l'expérience humaine de la liberté et la **folie**.

Remarque : d'ailleurs un philosophe de la Renaissance, ERASME, a écrit une Eloge de la Folie, dans laquelle il montre à quel point les êtres humains peuvent facilement prendre leurs délires pour des réalités, croire si fort aux idées qu'ils ont en tête qu'ils en deviennent capable d'exterminer leurs semblables.

Dès lors que doit faire l'être humain de son **verbe** ?

3- que devons-nous faire de notre parole ?

Pour comprendre l'enjeu essentiel que recèle cette question, intéressons nous au débat qui a opposé SOCRATE aux SOPHISTES.

1. Les Sophistes affirment que '*l'homme est la mesure de toutes choses*'. Ce que veut dire cette phrase, c'est que les Sophistes ont parfaitement compris que l'univers humain était avant tout un univers culturel, et que le sens de celui-ci est défini par la parole. Donc celui qui parle bien et sait se faire écouter peut prendre l'ascendant sur ses semblables, et leur faire croire littéralement tout ce qu'il veut. Le grand enjeu est donc un enjeu de pouvoir : il faut s'exercer à bien parler pour savoir charmer les esprits.
2. Socrate s'oppose à cette idée, et affirme que la parole humaine, capacité à produire du sens, doit apprendre à se régler elle-même pour devenir capacité à distinguer sens et non sens, vérité et fausseté, justice et injustice. Notre liberté de pensée doit se régler elle-même en prenant conscience qu'elle est avant tout RAISON.

3./ un être doué de raison

A) L'esprit humain a la capacité de développer un rapport rationnel au monde : la raison

1 – l'allégorie de la Caverne, PLATON

Aller au texte (:[Platon - allégorie de la caverne](#))

L'allégorie de la Caverne décrit un processus ascensionnel, qui va du bas, vers le haut. C'est aussi un processus éclairant, qui va de l'obscurité à la lumière. Mais il y a aussi une dimension matricielle : au départ on est enfermé dans une caverne, puis on en sort, on vient au jour, il s'agit donc d'un processus de naissance initiatique.

Tout cela ressemble donc beaucoup à ce que les religions proposent à l'être humain : un processus de conversion qui permet de se détourner vers l'obscurité pour se tourner vers la lumière de Dieu, et s'élever vers lui. Mais il y a une grande différence : le héros de l'allégorie ne s'élève ni par la prière, ni par la méditation. Il s'élève parce qu'il apprend à penser par lui-même, à développer sa raison.

Ce processus commence par une libération : il s'agit de se libérer de la parole ordinaire, culturelle, qui s'est imposée à nous, malgré nous. Il s'agit de devenir un habitant autonome de la dimension symbolique.

2- au fondement de la raison, il y a une première libération : la prise de conscience de notre ignorance

« la nature a voulu que l'être humain tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale, et qu'il ne participe à aucune félicité ou perfection que celle qu'il s'est créée, indépendamment de l'instinct, par sa propre raison. » Kant

Nous avons vu que de nombreux animaux font preuve d'intelligence, mais cette manifestation de l'intelligence, est limitée. L'intelligence, capacité de se poser des questions et de les résoudre, s'éveille ponctuellement dans l'animal. Le chimpanzé ne réfléchit que parce qu'il a un problème à résoudre ici et maintenant, mais pour le reste, c'est la **nature de son espèce** qui

l'oriente dans son existence.

Chez l'être humain, l'ouverture de la pensée réfléchie n'est pas ponctuel, il est total. « *je pense, donc je suis* », cela veut dire que ma pensée est l'unique espace de ma vie. Peut être est-ce faux, peut être mon corps est-il plus puissant que moi (que sais-je de ce qu'il fait pendant mon sommeil?) mais moi, je me vis comme une pensée qui a tout à vivre, tout à faire, tout à apprendre, tout à comprendre. Et c'est cela, être un **esprit**.

Que signifie, encore une fois, ce mot ? Que moi qui pense je suis **libre**, et que moi qui pense, je suis **ignorant**. Sur ce point rappelez vous le début des Méditations Métaphysiques, lorsqu'il commence Descartes nous dit

- qu'il a pris une décision, et une décision qui le coupe pour l'instant de son monde, de sa société : cela, c'est la **liberté**.

- et qu'il prend cette décision pour se confronter à sa véritable **ignorance** qui se cache derrière tout ce qu'on lui a raconté.

Liberté + ignorance = il va falloir penser, et choisir par moi-même
c'est cela, la raison.

RQ : **Sartre** et la distinction entre **essence** et **existence**. Sartre (philosophe français du Xxème siècle, dit la même chose avec d'autres mots. Tout ce qui existe dans la nature a une essence, qui le détermine à être ce qu'il est. L'essence du crocodile précède le crocodile individuel que je vois dans la rivière. La preuve ? Il se comporte en fonction de son essence, sa nature de crocodile, et ne peut pas en sortir.

Mais l'être humain, lui, est le seul animal pour lequel c'est l'**existence** qui est essentielle. L'humain n'est pas déterminé à être ce qu'il est dès sa naissance. Comme il est une nature spirituelle, une pensée ignorante et libre, il va devoir lui même conduire son existence, et c'est cela qui peu à peu, va lui donner sa forme, son essence.

Aristote disait déjà qu'on sait vraiment qui a été un être humain une fois qu'il est mort.

3 – Au fondement de la raison il y a l'apprentissage de l'autonomie : « je pense donc je suis », DESCARTES

Descartes, lui aussi, s'enferme dans une sorte de caverne (un poêle). Descartes, lui aussi, médite pour se libérer de fausses idées (les opinions). Et ce travail de méditation l'amène à une prise de conscience : il y a au moins une pensée que le doute radical ne parvient pas à détruire : pendant que je pensais que ce monde était peut être douteux, j'étais certain, absolument certain que c'était moi, « je », qui pensait. Pendant que je me demandais si tout cela n'était qu'un rêve, pendant que j'imaginai ce Malin Génie, pendant que j'envisageai que cette classe, ces camarades de classe, ce prof, ce lycée, toute cette vie qui est la mienne n'était peut être qu'illusion, jamais, cette même pensée n'a pu me quitter ni être remise en cause : moi, j'existe.

Tout mon espace mental a été vidé de ses pensées, de ses sensations, de ses croyances. Mais au final il y a quelque chose qui reste, c'est cet espace lui-même, et en son centre, le « je pense », un point, un point unique qui restait implanté en moi, certain, indubitable, le fondement de toute mon existence : moi j'existe.

D'accord, peut être que rien de ce que je crois n'est vrai, mais moi, j'existe. Le simple fait que je sois en train de penser me montre immédiatement que j'existe. Et cette pensée est pour moi indépassable. Nous avons une certitude, une unique **certitude**.

« Je suis ». Ces deux mots sont, nous dit Descartes, notre « **point d'Archimède** ».

Nous devons maintenant comprendre pourquoi cette découverte en apparence si simple est en fait si essentielle : Descartes vient en fait de découvrir que tout être humain vit une double vie :

- en tant que **corps biologique** il est engagé dans un flux de matière.

- en tant qu'**esprit** il est engagé dans un flux de pensées.

Or n'est-ce pas la même chose pour le chimpanzé ? Oui, sauf que le flux de nos pensées est d'une richesse **infiniment plus grande** que celui du chimpanzé. Le chimpanzé on l'a déjà dit, pense à ce qu'il se passe ici et maintenant. L'esprit n'est pas autonome chez le singe, il reste une simple prolongation du corps et de ce que vit le corps. Alors que chez l'être humain le flux de pensée, ma pensée, s'ouvre à la pensée de toutes choses. Le flux de mes pensées se déploie **dans toutes les dimensions de l'existence**.

- ainsi je ne vis pas plongé dans la nature comme **milieu extérieur**, mais je me construis une **représentation générale du monde**.

- **ainsi** je ne réagis pas seulement à ce qui se passe autour de moi, j'agis en tant qu'être libre

En un mot, Descartes découvre ce que nous avons analysé au dessus lorsque nous avons dit que l'existence humaine se joue sur le plan symbolique.

Lire le texte : [TXT Descartes - ce que je suis moi qui pense](#)

Par la suite, **Descartes** affirme que tout notre rapport à la réalité, à notre corps, aux autres, au monde, repose sur le fait que nous pensons. Lorsque je décide de choisir telle voie Parcoursup, c'est moi qui, retournant et retournant la question dans ma tête, choisirai finalement d'emprunter telle ou telle direction. Lorsque je parle à un ami, et que, voyant ses traits attristés, je m'enquiers des raisons de son abattement, c'est encore moi qui me suis représenté, par un effort de ma pensée, le sens des traits de son visage. Lorsque je m'apprête à envoyer un sms à ma petite copine (ou mon petit copin) pour lui faire accroire que je suis tranquille chez moi alors que je passe du bon temps avec un autre flirt, c'est moi qui échafaude la stratégie, moi qui suis confronté à la question de savoir si ce que je fais est juste ou pas, moi qui ressens le poids du remords, voire de la culpabilité.

En un mot, la conscience humaine, la pensée humaine, est avant tout activité.

Tout ce qui me semble exister hors de moi existe en fait avant tout EN MOI comme un objet de ma pensée. La conséquence de ce constat est essentiel : l'être humain est fait pour la liberté. Rappelons nous le texte de **Kant** sur le « je pense ». Nous comprenons ici en quel sens il « *nous élève infiniment au dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre* ». En effet en tant qu'êtres pensants nous sommes à la fois au **fondement**

- de la réalité hors de nous

- de la réalité en nous.

Et nous devons donc prendre conscience que notre pensée est ainsi faite qu'elle peut se diriger vers la vérité et la justice, parce qu'elle est douée d'une faculté, la **raison**, qui lui permet de se conduire avec ordre.

B) nous sommes, ici, en charge de la justice et de la vérité

1- au commencement était le verbe

Tout d'abord nous sommes désormais en mesure de donner une définition de la **raison** qui soit tout à fait précise :

La **raison** est la faculté législative de l'esprit humain. Par elle notre esprit manifeste sa nature qui est de se régler lui-même. **Kant** dit ainsi que la raison est la faculté des principes.

Les principes, ce sont les règles les plus fondamentales par lesquelles ton esprit va se structurer, choisir, et penser. **Aristote** affirme d'ailleurs que si l'être humain est le seul **animal doué de raison**, c'est parce qu'il est capable de se poser les questions suivantes :

- qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est vraiment vrai ?
- qu'est-ce qui est bon ? Qu'est-ce qui est vraiment bon ?
- qu'est-ce qui est juste ? Qu'est-ce qui est vraiment juste ?

Dès lors, toute la dynamique de la raison peut être résumée en une question, elle même composée d'un seul mot :

vraiment ???

Dire que l'être humain est doué de raison c'est dire qu'il est capable de se poser cette question, et de rapporter tout ce qu'il pense, et tout ce qu'on lui dit à cette question.

2- la question de la vérité : la raison théorique

la raison théorique : la conscience humaine est conscience contemplative. Elle aime à comprendre le monde

Moi qui pense, moi qui suis ouvert à la réflexion, j'ai dans la tête plein de questions sur ce qui m'entoure. J'ai besoin de savoir. J'ai soif de savoir. À l'inverse, l'ignorance m'angoisse. Mais nous avons vu que les grands singes aussi développent leur cognition. La différence est que leur appétit de savoir est toujours au service de la survie biologique (nutrition et reproduction, notamment) alors que l'appétit de savoir humain est cultivé pour lui-même, parce que l'être humain a faim de connaissance.

Il y a donc une faim spirituelle du savoir chez tout être humain. Et elle n'est satisfaite que lorsque la conscience réfléchie s'est développée au point d'avoir l'impression de vivre dans un monde ordonné, rangé, lisible.

3- la question de la justice : Qu'est-ce que nous devons vraiment faire ou ne pas faire ?

la raison pratique: la conscience humaine est conscience morale, elle agit en fonction de valeurs

Mais il y a une autre dimension de la conscience symbolique : en devenant un être pensant, je laisse derrière moi l'instinct qui organisait mon comportement. Maintenant, c'est à moi de **décider**. Je suis donc envahi par la question des valeurs : qu'est-ce qui vaut la peine d'être poursuivi ? Qu'est-ce qui vaut la peine d'être respecté ?

C'est ainsi qu'apparaît la dimension **morale** de la conscience.

Rappel : Rousseau parlait de la "spiritualité de notre âme" en disant que c'est dans notre manière d'agir que se manifeste le plus évidemment cette spiritualité. En effet notre liberté c'est que lorsque le corps s'adresse à la conscience, la conscience peut surseoir à l'action et PENSER à la décision qu'elle doit prendre. Cela s'appelle la **dimension délibérative** de la conscience humaine. Il s'agit d'un espace mental où je peux me retirer pour prendre le temps de bien décider.

Mesurons précisément la profondeur de cet espace mental: il ne s'agit pas seulement de prendre le temps de choisir (fuir ou continuer de manger ?). Cela, les certains animaux le manifestent clairement. La profondeur de notre conscience se mesure à ce que nous sommes capables, pour décider de notre situation présente, de sortir de cette situation présente pour nous hausser au niveau de la **généralité** et des **principes** = le niveau de la loi.

EX: toute religion demande à l'homme de s'ouvrir à sa dimension spirituelle. Cette dimension spirituelle, c'est le plan de la loi. C'est ainsi que l'humain ne se détermine pas seulement en fonction de l'agréable et du désagréable, qui sont toujours particulier, mais en fonction du **bien** et du **mal**, du **juste** et de l'**injuste**.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

La raison théorique	La raison pratique
<i>Le flux de pensée de l'être pensant doué de raison n'est donc pas fait pour glisser</i>	

*simplement à la surface de ce que vit le corps. C'est ici que se manifeste la grandeur de la conscience humaine : être un être pensant, c'est s'efforcer de structurer ses pensées et ses actes, et ainsi de donner un **sens** à l'expérience que nous faisons de la réalité.*

Je ne suis plus plongé dans un milieu extérieur qui s'impose à moi.	Je ne suis plus un simple milieu intérieur réglé par la nature pour sa propre préservation.
Je dois plutôt apprendre à le connaître afin de prendre l'intelligence de la nature comme totalité .	Je dois donc apprendre à me régler moi même. Les pulsions biologiques mais aussi toutes les passions que j'éprouve, je dois en devenir le maître.
Cette voie est celle du développement de la science par lequel l'être humain s'affirme comme un sujet connaissant .	Cette voie est celle du développement de la responsabilité par laquelle l'être humain s'affirme comme une personne , un sujet agissant .
Par là je deviens un esprit capable de voir la réalité non pas seulement avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit.	Par elle je deviens à la fois - un être moral (capable de distinguer le bien et le mal et de rechercher mon bonheur) - un citoyen (capable de distinguer le juste et l'injuste et de participer à la vie politique).

4- Pourquoi nous sommes en charge de l'être ? le caractère universel de la raison humaine

Voici un texte de Durkheim qui présente la notion de raison ([TXT Durkheim - la raison humaine](#))

texte étudié dans le cadre de la découverte de la méthode de l'explication de texte.

4./ un être immortel et immatériel ?

1- l'être humain serait-il un être surnaturel...

([TXT Durkheim - présentation de l'idée d'âme](#))

L'idée de l'âme est l'idée que le flux de la conscience n'est pas une simple production du cerveau. Alors que le corps est manifestement mortel et matériel, nous serions une âme, immortelle et matérielle, pour laquelle le corps est avant tout un instrument dans lequel nous sommes placés.

Ainsi pour beaucoup de philosophes, la prise de conscience la plus importante consiste à saisir une bonne fois que nous ne sommes pas des êtres matériels, mais des êtres spirituels. C'est par exemple ce qu'affirment **Platon** et **Descartes**.

2 – ...créé à l'image et semblance de Dieu ?

Descartes s'est toujours déclaré profondément croyant. Or que nous dit la Bible de l'être humain ? Qu'il a été créé « à l'image de Dieu ». Le concept de « **Dieu** » est celui d'un être omniscient et omnipotent. Il définit l'idée d'un être créateur de toutes choses. Selon Descartes, l'être humain est à l'image de Dieu dans le sens où il est doué, par son créateur, de la même puissance de penser que celle de son créateur, sauf que cette puissance n'a pas la même intensité.

Dieu	L'être humain
Omniscient : sait tout Omnipotent : peut tout.	Doué de la capacité de penser, c'est à dire de - comprendre le monde (intelligence) - agir librement (volonté)
Seul maître et possesseur de la nature, qu'il a offerte à l'être humain pour qu'il s'y développe	Doit devenir « <i>comme maître et possesseur de la nature</i> ». La nature est ici - la réalité hors de moi : il s'agit de développer la science - maîtriser ses passions : il s'agit de devenir maître de soi, et notamment de notre corps.

Ce savoir est pour Descartes le premier savoir philosophique. Quand à Platon il affirme que « *philosopher, c'est apprendre à mourir* », autrement dit nous devons éviter nous laisser prendre au piège du corps et de ses passions et au contraire libérer notre âme de ses entraves.

3- en conséquence la dignité de l'être humain serait la dignité d'une âme maîtresse de son corps

Lire le texte : ([TXT Descartes - grandes âmes et âmes basses](#))

Avec ce texte on comprend que tout ce que nous avons établi dans ce cours n'est pas acquis à la naissance, mais doit être conquis. L'affirmation de notre nature raisonnable, de notre dignité de sujet pensant ne nous est pas donnée. N'oubliez pas la phrase de Kant, disant que l'être humain doit « *tout tirer de lui-même* ».

Conclusion de ce cours

L'être humain apparaît au terme de ce cours comme un sujet pensant capable de connaissance et d'autonomie qui « s'élève infiniment au dessus de tous les autres êtres vivants » comme le disait Kant. Vous qui lisez ce cours, vous devez envisager la possibilité que le corps qui vous porte ne vous définit pas. Que vous n'êtes pas avant tout matière, mais esprit. Nous sommes ici aux portes de la religion, de toutes les religions de l'humanité (Hindouisme, Bouddhisme, Judaïsme, Christianisme, Islam) car elles ont ensemble ce point commun qu'elles appellent l'être humain à prendre conscience de sa nature spirituelle.

Cependant sur cette question, il faut savoir rester... rationnel : nous n'avons aucune preuve de la réalité d'une vie future. Mourrons nous avec notre corps ? Continuerons nous d'exister ? Devons nous notre existence à un être supérieur ? Ne sommes nous que le produit de la nature ? Il n'y a pas de réponse rationnelle à ces questions. C'est pour cela qu'elles relèvent de la foi, et pas de la raison.

Ce cours vous demande de prendre conscience de l'importance de ce que nous sommes ici et maintenant. C'est par l'humanité que la vérité est, ou n'est pas. C'est par l'humanité que la justice est ou n'est pas. Que la vérité et la justice fasse son chemin dans la nature, c'est notre affaire à nous, humain. Et c'est cette responsabilité qui fonde notre dignité.

« *Homo Sapiens* », « l'humain sage », cette expression dont nous avons dit dans ce cours qu'elle était sans doute trop grande pour nous n'apparaît-elle pas pourtant comme exacte, car, si nous sommes loin de l'incarner, elle fixe... la vocation de notre espèce ?

Les textes

Bergson : le raisonnement par analogie, seule méthode pour s'interroger sur la conscience animale

Demandons-nous quels sont les êtres conscients et jusqu'où le domaine de la conscience s'étend dans la nature. Mais n'exigeons pas ici l'évidence complète, rigoureuse, mathématique ; nous n'obtiendrions rien. Pour savoir de science certaine qu'un être est conscient, il faudrait pénétrer en lui, coïncider avec lui, être lui. Je vous défie de prouver, par expérience ou par raisonnement, que moi, qui vous parle en ce moment, je sois un être conscient. Je pourrais être un automate ingénieusement construit par la nature, allant, venant, discourant ; les paroles mêmes par lesquelles je me déclare conscient pourraient être prononcées inconsciemment. Toutefois, si la chose n'est pas impossible, vous m'avouerez qu'elle n'est guère probable. Entre vous et moi il y a une ressemblance extérieure évidente ; et de cette ressemblance extérieure vous concluez, par analogie, à une similitude interne. Le raisonnement par analogie ne donne jamais, je le veux bien, qu'une probabilité ; mais il y a une foule de cas où cette probabilité est assez haute pour équivaloir pratiquement à la certitude. Suivons donc le fil de l'analogie et cherchons jusqu'où la conscience s'étend, en quel point elle s'arrête.

Bergson, La conscience et la vie, ([revenir au cours](#))

Bergson : ce qui distingue l'instinct et l'intelligence

- la différence entre végétal et animal

Représentons-nous la matière vivante sous sa forme élémentaire, telle qu'elle a pu s'offrir d'abord. C'est une simple masse de gelée protoplasmique, comme celle de l'amibe; elle est déformable à volonté, elle est donc vaguement consciente. Maintenant, pour qu'elle grandisse et qu'elle évolue, deux voies s'ouvrent à elle. Elle peut s'orienter dans le sens du mouvement et de l'action - mouvement de plus en plus efficace, action de plus en plus libre : cela, c'est le risque et l'aventure, mais c'est aussi la conscience, avec ses degrés croissants de profondeur et d'intensité. Elle peut, d'autre part, abandonner la faculté d'agir et de choisir dont elle porte en elle l'ébauche, s'arranger pour obtenir sur place tout ce qu'il lui faut au lieu de l'aller chercher : c'est alors l'existence assurée, tranquille, bourgeoise, mais c'est aussi la torpeur, premier effet de l'immobilité ; c'est bientôt l'assoupissement définitif, c'est l'inconscience. Telles sont les deux voies qui s'offraient à l'évolution de la vie. La matière vivante s'est engagée en partie sur l'une, en partie sur l'autre. La première marque en gros la direction du monde animal (je dis « en gros », parce que bien des espèces animales renoncent au mouvement, et par là sans doute à la conscience) ; la seconde représente en gros celle des végétaux (je dis encore une fois « en gros », car la mobilité, et probablement aussi la conscience, peuvent se réveiller à l'occasion chez la plante).

Bergson, la conscience et la vie

- la différence, dans le monde animal, entre intelligence et instinct

Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas Homo sapiens, mais Homo faber. En définitive, *l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et, d'en varier indéfiniment la fabrication.*

Maintenant, un animal inintelligent possède-t-il aussi des outils ou des machines ? Oui, certes, mais ici l'instrument fait partie du corps qui l'utilise. Et, correspondant à cet instrument, il y a un instinct qui sait s'en servir. Sans doute il s'en faut que tous les instincts consistent dans une faculté naturelle d'utiliser un mécanisme inné. [...] Mais cette définition de l'instinct, comme celle que nous donnons provisoirement de l'intelligence, détermine tout au moins la limite idéale vers laquelle s'achèment les formes très nombreuses de l'objet défini.

Henri Bergson, L'évolution créatrice, ([revenir au cours](#))

De Waal : les capacités cognitives des grands singes

Katie (la scientifique qui a fait cette expérience) a retiré deux de nos chimpanzés de leur enclos extérieur et les a gardés temporairement à l'intérieur d'un bâtiment. Reinette, qui était de rang inférieur, pouvait regarder l'enclos par une petite fenêtre, mais Georgia, de rang supérieur, n'en avait pas la possibilité. Katie alla cacher deux aliments : une banane entière et un concombre entier. Devinez ce que les chimpanzés préfèrent ! Elle dissimulait la nourriture sous un pneu, dans un trou du sol, dans de hautes herbes, derrière un poteau d'escalade ou ailleurs, et, de l'intérieur du bâtiment, Reinette pouvait suivre tous ses mouvements sans que Georgia n'en sache rien. Puis nous avons relâché les deux chimpanzés au même moment. Georgia avait compris que nous avions caché des aliments, mais elle ne savait pas où. Elle a alors pris le parti de regarder attentivement Reinette, qui marchait aussi nonchalamment que possible tout en rapprochant le plus Georgia du concombre caché. Pendant que Georgia creusait avec ardeur pour déterrer le légume, Reinette couru vers la banane. Toutefois, plus nous répétâmes l'expérience, plus Georgia sût déceler les ruses de sa comparse.

Katie en a conclu que les chimpanzés de haut rang exploitent le savoir des autres en étant très attentifs à la direction de leur regard, en regardant où ils regardent. Leurs partenaires inférieurs, en revanche, font de leur mieux pour dissimuler ce qu'ils savent en ne posant pas les yeux où ils ne veulent pas que l'autre aille. Les deux chimpanzés semblent parfaitement conscients que l'un possède des connaissances qui font défaut à l'autre.

De Waal, Sommes nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ? ([revenir au cours](#))

F de Waal : la spécificité de l'humain c'est d'être doué de la parole.

Vous m'entendrez rarement dire ce genre de chose, mais je considère que nous sommes la seule espèce linguistique. En dehors de notre espèce, pour être honnête, il n'y a aucune preuve de communication symbolique aussi riche et multi-fonctionnelle que la notre. C'est peut être notre propre puits sans fond, ce pour quoi, par rapport aux autres espèces animales, nous sommes particulièrement doués. D'autres espèces sont capables de communiquer leurs processus intérieurs, leurs émotions et leurs intentions, ou de coordonner des actions et des plans au moyen de signaux non verbaux, mais leur communication n'est ni symbolique ni infiniment flexible comme le langage. Et, d'abord, elle reste presque entièrement dans l'ici et maintenant. Un chimpanzé peut détecter les émotions d'un autre dans une situation précise qui est ne cours, mais il ne peut pas communiquer la moindre information sur des événements décalés dans l'espace et dans le temps. Si j'ai un oeil au beurre noir, je peux vous expliquer qu'hier je suis allé dans un bar où il y avait des gens qui avaient trop bu, etc... Un chimpanzé n'a aucun moyen, après coup, d'expliquer comment il a été blessé. Si son agresseur passe par là et qu'il lui hurle dessus, les autres seront sans doute capables de *déduire* le lien entre son comportement et sa blessure – les grands singes sont assez intelligents pour comprendre les relations de cause à effet -, mais ce n'est possible qu'en la présence du rival. Si l'agresseur ne se montre jamais, le transfert d'information n'aura pas lieu.

De Waal, Sommes nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ? ([revenir au cours](#))

Benvéniste : la différence entre langage humain et communication animale

On voit la différence avec le langage humain, où, dans le dialogue, la référence à l'expérience objective et la réaction à la manifestation linguistique s'entremêlent librement et à l'infini. L'abeille ne construit pas de message à partir d'un autre message. Chacune de celles qui, alertées par la danse de la butineuse, sortent et vont se nourrir à l'endroit indiqué, reproduit quand elle rentre la même information, non d'après le message premier, mais d'après la réalité qu'elle vient de constater. Or le caractère du langage est de procurer un substitut de l'expérience apte à être transmis sans fin dans le temps et l'espace, ce qui est le propre de notre symbolisme et le fondement de la tradition linguistique.

Si nous considérons maintenant le contenu du message, il sera facile d'observer que chez l'animal il se rapporte toujours et seulement à une donnée, la nourriture, et que les seules variantes qu'il comporte sont relatives à des données spatiales. Le contraste est évident avec l'illimité des contenus du langage humain. (...)

Un dernier caractère de la communication des abeilles l'oppose fortement aux langues humaines. Le message des abeilles ne se laisse pas analyser. Nous n'y pouvons voir qu'un contenu global. (...) Au contraire dans le langage humain, chaque énoncé se ramène à des éléments qui se laissent combiner librement selon des règles définies, de sorte qu'un nombre assez réduit de morphèmes permet un nombre considérable de combinaisons d'où naît la variété du langage humain, qui est capable de tout dire.

Benvéniste, (linguiste français, Xxème) ([revenir au cours](#))

Benvéniste, le langage, vecteur de la culture

En posant l'homme dans sa relation avec la nature ou dans sa relation avec l'homme, par le truchement du langage, nous posons la société.

Cela n'est pas coïncidence historique mais enchaînement nécessaire. Car le langage se réalise toujours dans une langue, dans une structure linguistique définie et particulière, inséparable d'une société définie et particulière. Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre. L'une et l'autre sont données. Mais aussi l'une et l'autre sont apprises par l'être humain, qui n'en possède pas la connaissance innée. L'enfant naît et se développe dans la société des hommes. Ce sont des humains adultes, ses parents, qui lui inculquent l'usage de la parole. L'acquisition du langage est une expérience qui va de pair chez l'enfant avec la formation du symbole et la construction de l'objet. Il apprend les choses par leur nom ; il découvre que tout a un nom et que d'apprendre les noms lui donne la disposition des choses. Mais il découvre aussi qu'il a lui-même un nom et que par là il communique avec son entourage. Ainsi s'éveille en lui la conscience du milieu social où il baigne et qui façonnera peu à peu son esprit par l'intermédiaire du langage.

À mesure qu'il devient capable d'opérations intellectuelles plus complexes, il est intégré à la culture qui l'entourne. J'appelle culture le milieu humain, tout ce qui, par-delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaine forme, sens et contenu. La culture est inhérente à la société des hommes, quel que soit le niveau de civilisation. Elle consiste en une foule de notions et de prescriptions, aussi en des interdits spécifiques; ce qu'une culture interdit la caractérise au moins autant que ce qu'elle prescrit. Le monde animal ne connaît pas de prohibition. Or, ce phénomène humain, la culture, est un phénomène entièrement symbolique. La culture se définit comme un ensemble très complexe de représentations, organisées par un code de relations et de valeurs : traditions, religion, lois, politique, éthique, arts, tout cela dont l'homme, où qu'il naisse, sera imprégné dans sa conscience la plus profonde et qui dirigera son comportement dans toutes les formes de son activité, qu'est-ce donc sinon un univers de symboles intégrés en une structure spécifique et que le langage manifeste et transmet ? Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. Or comme chaque langue, chaque culture met en œuvre un appareil spécifique de symboles en lequel s'identifie chaque société. La diversité des langues, la diversité des cultures, leurs changements, font apparaître la nature conventionnelle du symbolisme qui les articule. C'est en définitive le symbole qui noue ce lien vivant entre l'homme, la langue et la culture."

Émile Benvéniste, *Problèmes de linguistique générale* ([revenir au cours](#))

Platon, L'Allégorie de la caverne

Socrate : Maintenant représente toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent ni bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux et au dessus desquelles ils font voir leurs merveilles. Figure toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre en bois et en toute espèce de matière; naturellement parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

- Voilà, s'écria Glaucon, un étrange tableau et d'étranges prisonniers. Ils nous ressemblent; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

- Et comment, observa Glaucon, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ? Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

- Sans contredit. Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ?

- Il y a nécessité. Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?

- Non, par Zeus ! Assurément de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués. Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements, il souffrira et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un lui vient dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? Si, enfin, en lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ? Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? N'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

- Assurément ! Et si on l'arrache de sa caverne par force, qu'on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu'il sera parvenu à la lumière, pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ? - Il ne le pourra pas, du moins dès l'abord. Il aura je pense besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord, ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière. A la fin j'imagine, ce sera le soleil – non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit – mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.

- Nécessairement ! Après cela, il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne. Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?

- Si, certes. Et s'ils se décernaient entre eux louanges et honneurs, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui avaient coutume de venir les premières ou les dernières, ou de marcher ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner leur apparition, penses-tu que notre homme fût jaloux de ces distinctions, et qu'il portât envie à ceux qui, parmi les prisonniers, sont honorés et puissants ? Ou bien comme ce héros d'Homère, ne préférerait-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions de vivre comme il vivait ?

- Je suis de ton avis, dit Glaucon, il préférera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon là. Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ? Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point

quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux ne se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut, il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?

- Sans aucun doute. Maintenant, mon cher Glaucon, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvrons la vue au séjour de la prison et la lumière du feu qui l'éclaire, à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l'ascension de l'âme vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible, l'idée du bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses; qu'elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le souverain de la lumière; que dans le monde intelligible, c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence; et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique.

- Je partage ton opinion, autant que je le puis.

- Eh bien ! partage-là encore sur ce point, et ne t'étonne pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s'occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut. Mais quoi, penses-tu qu'il soit étonnant qu'un homme qui passe des contemplations divines aux misérables choses humaines ait mauvaise grâce et paraisse tout à fait ridicule, lorsque, ayant encore la vue troublée et n'étant pas suffisamment accoutumé aux ténèbres environnantes, il est obligé d'entrer en dispute, devant les tribunaux ou ailleurs, sur des ombres de justice ou sur les images qui projettent ces ombres, et de combattre les interprétations qu'en donnent ceux qui n'ont jamais vu la justice elle-même.. »

Platon, La République, Livre VII (revenir au cours : [2 – l'allégorie de la Caverne, PLATON](#))

Descartes : notre pensée est plus faite d'opinions que de savoir

Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. Mais cette entreprise me semblant être fort grande, j'ai attendu que j'eusse atteint un âge qui fût si mûr, que je n'en pusse espérer d'autre après lui, auquel je fusse plus propre à l'exécuter ; ce qui m'a fait différer si longtemps, que désormais je croirais commettre une faute, si j'employais encore à délibérer le temps qu'il me reste pour agir.

Maintenant donc que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions.

René Descartes, Méditations Métaphysiques, première méditation ([revenir au cours](#))

Descartes : mais qu'est-ce que je suis, moi qui pense ?

Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. Certes ce n'est pas peu si toutes ces choses appartiennent à ma nature. Mais pourquoi n'y appartiendraient-elles pas ? Ne suis-je pas encore ce même qui doute presque de tout, qui néanmoins entend et conçoit certaines choses, qui assure et affirme celles-là seules être véritables, qui nie toutes les autres, qui veut et désire d'en connaître davantage, qui ne veut pas être trompé, qui imagine beaucoup de choses, même quelquefois en dépit que j'en aie, et qui en sens aussi beaucoup, comme par l'entremise des organes du corps ? Y a-t-il rien de tout cela qui ne soit aussi véritable qu'il est certain que je suis, et que j'existe, quand même je dormirais toujours, et que

celui qui m'a donné l'être se servirait de toutes ses forces pour m'abuser ? Y a-t-il aussi aucun de ces attributs qui puisse être distingué de ma pensée, ou qu'on puisse dire être séparé de moi-même ? Car il est de soi si évident que c'est moi qui doute, qui entends, et qui désire, qu'il n'est pas ici besoin de rien ajouter pour l'expliquer. Et j'ai aussi certainement la puissance d'imaginer ; car encore qu'il puisse arriver (comme j'ai supposé auparavant) que les choses que j'imagine ne soient pas vraies, néanmoins cette puissance d'imaginer ne laisse pas d'être réellement en moi, et fait partie de ma pensée. Enfin je suis le même qui sens, c'est-à-dire qui reçois et connais les choses comme par les organes des sens, puisqu'en effet je vois la lumière, j'ouïs le bruit, je ressens la chaleur. Mais l'on me dira que ces apparences sont fausses et que je dors. Qu'il soit ainsi ; toutefois, à tout le moins il est très certain qu'il me semble que je vois, que j'ouïs, et que je m'échauffe ; et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir, et cela, pris ainsi précisément, n'est rien autre chose que penser. D'où je commence à connaître quel je suis, avec un peu plus de lumière et de distinction que ci-devant.

René Descartes, Méditations Métaphysiques, deuxième méditation ([revenir au cours](#))

Durkheim: une seule faculté fonde notre humanité, c'est la raison

Morale, religion, science, ne sont pas des activités fondamentalement contradictoires. Ces différents modes de la pensée et de l'action humaines dérivent, en réalité, d'une seule et même source. Kant l'avait parfaitement compris. Selon lui, il existe une seule et même faculté qui fonde notre humanité : c'est la raison, c'est-à-dire la capacité de notre esprit à s'orienter vers l'universel. Et c'est cette même capacité qui est au cœur de la morale, de la religion et de la science. Penser rationnellement (la science), c'est penser suivant des lois qui s'imposent à tout esprit, à l'universalité des êtres raisonnables ; agir raisonnablement (la morale), c'est se conduire suivant des maximes qui puissent, sans contradictions, être étendues à l'universalité des volontés. En d'autres termes, la science et la morale impliquent que l'individu est capable de s'élever au-dessus de son point de vue propre et de vivre d'une vie impersonnelle. Et il n'est pas douteux, en effet, que ce ne soit là un trait commun à toutes les formes supérieures de la pensée et de l'action.

Durkheim ([revenir au cours](#))

Durkheim : présentation de l'idée d'âme

Bien qu'étroitement unie au corps, l'âme passe pour en être profondément distincte et pour jouir, par rapport à lui, d'une large indépendance. Pendant la vie, elle peut le quitter temporairement et elle s'en retire définitivement à la mort. Bien loin qu'elle en dépende, elle le domine de la dignité plus haute qui est en elle. Elle peut bien lui emprunter la forme extérieure sous laquelle elle s'individualise, mais elle ne lui doit rien d'essentiel.

Durkheim ([revenir au cours](#))

Descartes : la destination de l'âme n'est pas de s'attacher à la vie du corps

Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions mêmes leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie. Car d'une part, se considérant comme immortelles et capables de recevoir de très grands contentements, puis, d'autre part, considérant qu'elles sont jointes à des corps mortels et fragiles, qui sont sujets à beaucoup d'infirmités, et qui ne peuvent manquer de périr dans peu d'années, elles font bien tout ce qui est en leur pouvoir pour se rendre la fortune favorable en cette vie, mais néanmoins elles l'estiment si peu, au regard de l'éternité, qu'elles n'en considèrent quasi les événements que comme nous faisons ceux des comédies.

Descartes, Lettre à Elisabeth du 18 mai 1645. ([revenir au cours](#))